

GRÈVE DE DÉPUTÉS...

Deux bouffe-galette allemanistes, Dejeante et Groussier, viennent de donner leur démission.

N'allez pas croire, les camaros, que si ces députés font grève, c'est preuve que le sale métier de fabricants de lois leur pue au nez.

Que non pas! S'ils ont plaqué l'Aquarium, ce n'est pas de leur plein gré: ils ont eu la main forcée.

Lorsqu'ils n'étaient encore que candidats, - promettant tout ce qu'on voulait, - ils avaient remis leur démission en blanc aux groupes les patronant.

Formalité inutile! La gouvernance ne reconnaissant pas valables de telles démissions. On l'a vu dix fois pour une et, il y a deux ans, on l'a encore vu pour Pierre Vaux, député socialo de Dijon: son comité envoya sa démission au président de la Chambre; le papier fut fichu au panier et Pierre Vaux fit son petit Mac-Mahon: «*J'y suis, j'y reste!*».

Or donc, le jour où y a eu brouille entre Dejeante, Groussier et leurs comités et que ceux-ci ont expédié les démissions signées à l'avance, les deux types pouvaient rester quand même. Ils ont tenu leur signature pour valable et ont donné leur démission pour de bon.... dans l'espoir d'être plus sûrement réélus.

Un député, obéissant à ses électeurs, est un oiseau si rare que ce phénomène a épaté les populations: tous les journaloux se sont mis en campagne pour aller tirer les vers du nez aux deux ex-bouffe-galette.

«*Question de pognon!*» ont répondu les deux birbes. Et ils ont expliqué que la *Fédération du centre* qui prélevait déjà deux mille francs sur leur paye et qui tient «*ses élus*», très à l'œil, a voulu leur donner un nouveau tour de vis en ne laissant plus à chacun de ses députés qu'une quinzaine de francs par jour, - ne pouvant se résoudre à vivre à ce prix, les pauvres cocos ont envoyé paître la Fédération. Ouais! Cette raison est-elle bien la bonne ?

Cette question de galette n'est que l'amorce qu'on enfle au bout de l'hameçon pour empaumer le poisson électoral.

Y a pas besoin d'aligner «*le*» raisonnements pour en faire la démonstration: il suffit de piger au vol les déclarations des deux démissionnaires: Dejeante a eu la langue trop longue avec un journaloux du *Gaulois* qui lui demandait si au fond, il n'y a pas autre chose que cette question de braise:

«*Oui, certainement, il y a autre chose, a-t-il articulé après un moment d'hésitation. Il existe actuellement dans tous les groupes ouvriers un courant que nous voudrions remonter et qui paraît vouloir rompre toutes les digues, en dépit de nos efforts: la haine du parlementarisme, de la représentation législative.*

Ce n'est pas, comme on le croit, le cri «Sus au Sénat!» qui sort des poitrines d'ouvriers, mais «sus aux parlementaires!» à tous les parlementaires, sans distinction.

L'Union fédérative, à l'heure actuelle, poussée par certains groupes plus avancés, n'est pas pour tel ou tel candidat; elle n'est au fond pour aucun. L'obstruction sans but paraît devoir être son futur programme: c'est la doctrine anarchiste dans toute sa beauté.

Dans ces conditions, nous ne pouvions nous entendre plus longtemps, et aujourd'hui la guerre est allumée. L'avenir dira qui l'emportera».

Eh oui, bouffe-galette démissionnaires: voilà ou le bât vous blesse!

Ce qui a sorti de ses gonds Dejeante et son copain, ce ne sont pas tant les réductions de paye que le spectacle de l'évolution des Allemanistes qui, graduellement, arrivent à se convaincre que la politique et, une immense foutaise.

Il est donc naturel que les birbes qui veulent vivre au râtelier gouvernemental les lâchent; Groussier et Dejeante, désormais catalogués dans cette horde rongeuse, ont, kif-kif les rats qui plaquent le bateau prêt à couler, abandonne la Fédération au bon moment,... afin d'éviter qu'elle ne les foute par dessus bord.

Y a belle lurette que les Allemanistes ont ces tendances qui horripilent tant Dejeante.

Seulement, au lieu de tourner carrément le dos à la politique, ils ont voulu tenter une dernière expérience; au raisonnement qui leur prouvait qu'il n'y a rien à espérer de l'emploi des moyens parlementaires, sinon des déceptions, ils ont quand même objecté: «*Si c'était faux?*».

Et alors, pour éliminer, expérimentalement, leur doute, ils ont voulu tâter encore de la votellerie, mais dans des conditions tout à fait spéciales; ils ont encercler leurs élus d'une trifouillée de barrières, lui ont impose le mandat impératif, fait signer à l'avance une démission, lui ont défendu de voter sans autorisation, lui ont interdit de bouger sans leur permission... au total, ils en ont fait un vrai larbin.

Dam, puisque la théorie gouvernementale prétend que le député est un représentant, ils ont poussé la théorie à l'extrême et ont exigé d'être représentés à leur goût... et obéis!

Leur essai devait être décisif, - et il l'a été. S'il eût donné des résultats sérieux, peut-être l'Allemanisme fût-il devenu un grand et nouveau parti politique.

Mais, cette expérience, strictement logique a mis en pleine lumière l'énorme absurdité de la théorie représentative:

Être député dans de telles conditions n'a rien de joyeux; pour une pareille fonction, il faut un esprit étroit et mesquin à qui l'imbécile vanité d'être appelé «*Mossieu le député*» fait accepter la domestication.

Fatalement, aussi bien muselé qu'on l'imagine, ce bouffe-galette se gangrènera à l'Aquarium: désireux d'avoir ses coudées franches, il s'émancipera de la tutelle de ses électeurs, afin de devenir un vulgaire politicard.

L'exemple est là: Groussier et Dejeante, dégrossis et faisandés au contact de leurs collègues, disent «*Zut!*» aux groupements qui les ont portés au pinacle. Et ils ne sont pas les seuls! Il y a trois semaines, le conseiller municipal Faillet qui s'était, lui aussi, émancipé de la tutelle des groupements, vient de donner sa démission de conseiller ainsi que son ami Berthault.

Voilà qui rend l'épreuve catégorique: ce que le raisonnement indiquait comme exact, l'expérience tentée par les Allemanistes vient d'en démontrer l'absurde vérité!

Toutes les illusions politiques s'effritent: le système représentatif, le parlementarisme, sont convaincus d'impuissance irrémédiable.

Il ne reste plus qu'à remiser ces saloperies aux vieilles lunes.

Le Père Peinard.
